

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le reflet du trépas

Carole Boucher et Diane Geoffrion

Volume 15, numéro 1 (85), février 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30566ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boucher, C. & Geoffrion, D. (1973). Le reflet du trépas. *Liberté*, 15(1), 93–96.

garçon aux cheveux longs, un bandeau multicolore sur le front et le nez dans un bouquin. En faisant mine de rien, il se penche pour regarder ses yeux. Il dort... Sylvain ne peut accepter que les gens ne s'intéressent pas au paysage... Tout à coup, une femme assez corpulente fait son apparition et s'assoit péniblement entre lui et sa petite soeur. Il ne dit rien et examine avec stupeur cette énorme bête à la chevelure frisée. La femme se tourne vers Sylvain et lui sourit tendrement en laissant voir ses dents jaunes et inégales. Un peu gêné, il lui répond de la même façon.

Debout, une femme ayant un bébé dans les bras, s'accroche tant bien que mal. L'enfant pleure et la mère essaie de le consoler. Un homme se lève et lui présente poliment son siège. Toute heureuse, la dame le remercie.

Maintenant, tout est calme. Sylvain regarde tous ces visages qui semblent tristes avec des yeux fatigués; les uns aux yeux clos, les autres au visage grimaçant à cause du soleil. Mais la peur le prend devant ces personnages mystérieux. Alors Sylvain se met debout et saisissant sa petite soeur par les bras, court vers la porte de sortie. Les larmes lui montent aux yeux. Descendu, il regarde partir cet engin qui renferme des dizaines de secrets dont il ne comprend rien...

DIANE CARON

Le reflet du trépas

Par une journée ensoleillée, un homme marchait à petits pas pressés dans une de ces rues typiques de Montréal. Les années lui pesaient lourdement. De nombreuses rides sillonnaient son visage durci par le temps. Sa chétive silhouette se détachait dans la luminosité du soleil qui animait la rue de ses ardents rayons. Les vitrines des boutiques miroitaient gaie-ment. Le vieillard entra dans l'une d'elles, acheta un miroir et revint chez lui.

* * *

L'homme habitait un charmant petit logement au dernier étage d'un vieil immeuble. Gravissant difficilement les marches, il rencontra comme après chaque promenade, la bavarde concierge dont la renommée de fouine était connue de tous. Arrivé au seuil de sa porte, le vieux s'arrêta pris d'un malaise subit qu'il connaissait assez bien pour l'avoir ressenti deux ou trois fois dans la journée. La première chose qu'il fit fut de débaler son paquet et d'accrocher le miroir au mur. Puis il se coucha, fatigué par sa dure journée.

Vers minuit, il fut réveillé par une étrange lueur qui vraisemblablement venait du miroir. Son corps tout en restant cloué sur le lit, se dirigea pourtant vers le miroir, poussé par une volonté surnaturelle. Le miroir happait l'homme de plus en plus. Le pauvre vieux n'avait qu'entrevu l'endroit où il se trouvait. Là, s'étendait indéfiniment le royaume du noir, du mystérieux et de l'effrayant. Un sentiment atroce d'abandon accabla le vieil homme. Il s'acharnait à se persuader que cet endroit était irréel ; pourtant, plus il avançait, plus il sentait qu'il y croyait...

Tout d'abord, il rencontra un gamin d'une dizaine d'années. Trait pour trait, il ressemblait au vieil homme. De fait notre ami en resta complètement abasourdi. Il se rappelait ses jeunes années alors que devant le mur de l'école, il s'amusait à lancer inlassablement une balle de caoutchouc qu'il gardait toujours dans sa poche.

L'enfant jouait le même jeu. Il lançait la balle de caoutchouc sur le même mur avec la même ardeur. Soudain, une vitre vola en éclats... Le garçonnet s'enfuit à toutes jambes. Mais le propriétaire l'aperçut et le punit.

Puis avec la rapidité que seul l'irréel peut donner, une autre image (était-ce bien une image ?) s'offrit à la vue du vieillard. Ses parents se trouvaient là, des larmes roulant sur leurs joues. Il s'en souvenait maintenant de cette terrible nuit où il les avait chagrinés. Que de fois le regret l'avait tenaillé par la suite ! Ah ! ces erreurs de jeunesse...

Tout chavira et il entendit un vacarme effroyable. C'était la guerre... Des cadavres jonchaient le champ de bataille.

« Mais c'est bien lui, c'est Gaston, Gaston mon ami !... » s'écria le vieil homme tout heureux.

« Gaston, viens ici. Je suis seul et j'ai peur. »

Gaston fit un pas et s'écroula, atteint d'une balle à la poitrine, provenant du camp ennemi.

Chose étrange, les traits de l'ami se métamorphosèrent en ceux de sa défunte femme qu'il avait tant aimée. Un silence fit place au tumulte de la guerre. Le vieillard n'en pouvait plus. De gros sanglots dans la gorge, il cria : « Pourquoi ? pourquoi ? pourquoi ? »

* * *

Puis il continua à marcher. (Pouvait-il faire autrement ?) Il aborda un endroit aussi merveilleux que l'autre était sinistre.

Il vit un charmant gamin arborant un sourire éclatant. Il se dit : « Diable, mais c'est encore moi !... »

Le petit bonhomme lançait monotiquement sa balle dans les airs, qui, chose curieuse, retombait inévitablement entre ses mains. Il croisa un autre petit bonhomme et le reconnut comme étant le pauvre du village dont l'avoir se résumait aux pauvres haillons qu'il portait sur le dos. Un sourire constamment rêveur accompagnait le chétif garçon. Il regardait la balle comme on regarde un objet inaccessible. Le garçonnet plus riche, au prix d'une longue réflexion, donna résolument sa balle au misérable et s'enfuit le coeur rempli de joie à l'idée du bonheur qu'il venait de semer.

Le vieillard fut un peu réconforté par cette vision qui lui faisait oublier ce qu'il avait entrevu plus tôt.

Puis, comme il commençait à s'habituer à marcher dans cet endroit paisible et reposant, le pique-nique familial qui s'était effectué, il y a quelque 70 ans se précisa dans l'espace et prit forme telle une projection cinématographique. Toute la famille était présente, illuminée par la même joie... Ah ! cette époque où l'on appréciait ses parents à leur juste valeur ! Il était alors âgé de 7 ans et pourtant tout était clair dans sa tête. Il se revoyait, absorbé dans la contemplation de sa soeur aînée qui allait bientôt se marier. A l'idée de ce mariage, ses souvenirs se transportèrent à l'église alors qu'il épousait celle qui allait partager 50 ans de sa vie.

Sa dulcinée, une blonde et jolie jeune fille, semblait

timide comme d'ailleurs toutes les jeunes filles du pays. A la rituelle question du célébrant, il répondit par un vibrant « oui ». Ah ! ce oui ! c'était ce « oui » dont il se rappelait ! Ce jour-là, l'église se révélait plus belle qu'à l'habitude, les gens plus sympathiques. En fait, tout lui paraissait meilleur.

Et la réunion ? Bien réussie. La nombreuse famille était là, les amis aussi, tous, sans exception. Sa nouvelle belle-soeur, Germaine, avait revêtu pour l'occasion sa robe verte. Comme elle semblait douce, Germaine. Presque aussi douce que la mariée. Gaston se trouvait évidemment là. Il ne ratait jamais rien lui ! Madeleine, son mari, Roger, la bande à Gérard, Olivette ; il ne manquait personne.

L'image, cependant, s'embrouillait de plus en plus. La musique s'atténuait. Les couleurs s'entrecroisaient... Les formes se dilataient... Un jeu d'ombre de lumière remplaçait les invités présents à la réception...

* * *

Le chien hurla...

Aussitôt, la concierge monta à l'appartement du vieil homme. Au seuil de la chambre, elle vit, étendu sur le lit, le corps sans vie de l'homme. Elle se retourna et aperçut le miroir... *brisé*...

CAROLE BOUCHER
DIANE GEOFFRION

Par-delà mes lunettes...

CHAPITRE I

C'était vers la mi-septembre. Chaque jour se laissait rognier quelques minutes de sa clarté. Dans sa boutique, un vieux relieur, maître Raphaël Pamoisant, était assis sur son banc d'atelier. Il s'obstinait à ne pas allumer la lumière de son magasin. Question de couper les dépenses, question peut-être aussi d'une certaine paresse ; quitter son banc, s'étirer le bras jusqu'au commutateur lui pesaient. Cette économie de temps lui permettait d'encoller les derniers feuillets d'un bouquin illustré pour enfants. D'une main usée mais sûre